et comme tomber plus haut) ; — de l'autre, Lucifer, vers qui sont entraînés toujours plus bas ceux qu'alourdit la concupiscence.

Tel quel, le Satan de Dante n'a absolument rien de titanesque. Ce n'est pas même un personnage nietzschéen ; et il faut dire, à l'encontre d'un certain romantisme, lequel ne va pas sans quelque complaisance inconsciente pour le mal[1], que c'est peut-être mieux ainsi. Dépouillé de ce qui pourrait faire de lui le héros d'une épopée, Lucifer n'est plus — il faut accoupler ces deux termes — qu'une *chose bestiale*. A l'intérieur de la spiritualité, il garde juste assez de vie pour fournir encore un objet à la répulsion, lui donner à quoi se prendre, et retient juste assez d'être pour exhiber, comme une mutilation immonde, l'être dont il est privé. Moins saisissant à première vue, moins pathétique et théâtral que d'autres, le Lucifer de Dante est encore une création bien dantesque, rationnellement calculée et théologiquement efficace.

Auguste VALENSIN, S. J.

1. Lamartine et Lamennais ont reproché au Lucifer de Dante d'être laid, immobile et inintelligent. C'est accuser le peintre de n'avoir pas embelli son modèle.